

Mots symboliques dans l'œuvre de Sohrâb Sépéhri : Leurs reflets dans la traduction

Nahid DJALILI MARAND*

Maître de conférence, Université Alzahra

(Date de réception : 19/03/2018; Date d'approbation : 18/06/2018)

Résumé

Les termes relatifs à l'imaginaire dont «les symboles» provoquent une grande confusion dans le discours oral ou écrit et causent des problèmes en traduction. Si l'on ne détient pas la clé des mots symboliques du texte ou du discours, ils y restent un mystère et bloquent sa compréhension. Or, dans une interaction bilingue qui exige la traduction, il s'avère indispensable de transmettre dûment leur sens, de les adapter au texte cible et au cas échéant de les remplacer par d'autres pour dévoiler le vouloir-dire du locuteur ou de l'auteur. Pour faire réaliser cet objectif, on doit recourir à tous les procédés traductifs, linguistiques et stylistiques que les langues source et cible exigent. Pour donner un cadre pratique à cet article, nous avons choisi les symboles abordés par Sohrâb Sépéhri dans ses deux poèmes « Le bruit de pas de l'eau » et «Le Voyageur». Vu la variété de domaines dans lesquels se répartissent les symboles sépéhriens, «les plantes» des textes précités ont été cernés pour étudier leurs connotations culturelles en nous référant à leurs traductions en français dans le livre *Deux poèmes de Sohrâb Sépéhri* (2015). L'examen des procédés traductifs des passages sélectionnés a mis fin à notre étude dans cette recherche.

Mots-clés : Symbole, Sohrâb Sépéhri, Culture, Connotation culturelle, Plantes symboliques.

* **E-mail:** djalili@alzahra.ac.ir

Introduction

Le rôle des mots symboliques est indéniable dans divers domaines de notre vie, du quotidien au social en passant par la sphère linguistico-littérature où le décalage culturel saute aux yeux quand nous avons affaire à la traduction. Notre choix pour ce thème remonte aux expériences empiriques que nous avons vécues lors de la traduction de quelques textes poétiques de Sohrâb Sépéhri (1928-1980) tels *Etendue verte* (2010) et *Deux poèmes de Sohrâb Sépéhri* (2015) qui contient «Le bruit de pas de l'eau» et «le Voyageur». Ce parcours nous a amenée à réfléchir sur les modalités du transfert des mots à charge culturelle, dits culturèmes, qui parsèment à profusion l'œuvre de ce peintre-poète symboliste contemporain. Le défi traductif a été lancé dès que nous avons mis la main dans la pâte puisque chaque ligne, chaque strophe et chaque page regorgent de ces mots symbolisant tel ou tel aspect soit de notre culture soit de celle d'autrui.

Vu le sens connotatif des culturèmes considéré comme l'écheveau de tout texte, ce qui traduit bel et bien les décalages entre les deux langues/cultures source et cible, nous avons été constamment confrontée à un certain nombre d'obstacles pour les transmettre dûment vers le français. Alors, les modalités du transfert du sens de ces éléments culturels constituaient nos préoccupations, en l'occurrence, notre problématique dans le présent article, celle qui recèlerait en son sein des points de vue de Michel Ballard (2001) pour qui la traduction du vocabulaire culturel se concentre sur deux critères, à savoir «la préservation de l'étrangéité et la priorité au sens donc acclimatation». En partant de cette problématique, les questions suivantes nous sont venues à l'esprit : quels obstacles peut-on rencontrer lors de la traduction des mots-symboles ? Quelle stratégie doit-on adopter pour les traduire ? Quels éléments privilégier : «étrangéité ou acclimatation»? Et dans ce cadre, nous avons formulé des hypothèses que voici :

- Les connotations culturelles sont à l'origine de tout obstacle entravant le transfert du sens dissimulé des mots symboliques sans quoi le texte traduit serait desséché de ses traits d'origine.

- Le procédé «d'équivalent» en premier lieu et «la traduction littérale» (termes empruntés à Viney et Darbelnet, 1977) en second lieu nous semblent les stratégies les plus adéquates pour traduire les mots-symboles. Comme il n'existe pas toujours un équivalent exact ou bien dans certains cas, la traduction littérale ne donne que des phrases gauches en langue cible, il faudrait recourir à «la clarification» (procédé présenté par Berman, 1999) dès que cela s'avère nécessaire.

- «L'étrangéité» préserverait la culture source dans la langue cible, mais elle doit être clarifiée tantôt par des notes en bas de page, tantôt par l'incrémentalisation qui s'actualise à côté du référent culturel, ce qui fournirait des informations requises au lecteur du texte traduit.

Cette recherche s'inscrit dans un cadre descriptif et analytique. Comme le mot-clé de l'article, «le symbole», embrassant un large éventail de mots dans notre corpus a besoin d'explication, divers dictionnaires constituent nos appuis théoriques. Quant à l'historique de recherche, de nombreux travaux universitaires ont été effectués sur Sohrâb Sêpêhri et ses poèmes, chacun sous un angle différent, notamment dans les départements de la langue et littérature persanes de nos universités. Les ouvrages et les articles aussi ne manquent pas dans ce domaine dont la liste est bien longue.

1. Symbole : considérations générales

Notion linguistique et extralinguistique à une forte charge culturelle, le symbole est intimement lié à la vie humaine, repérable dans la langue, le langage corporel, le choix des couleurs, les us et coutumes, etc. Etant polysémique, protéiforme et pluridimensionnel, il représente en littérature les particularités de

toute culture et ses différentes sphères d'application, ce qui pourrait justifier sa présence efficace dans les discours et les textes. Quant à la longue histoire du « symbole », on peut faire allusion aux peintures et signes rupestres des grottes et d'autres sites historiques que les hommes primitifs utilisaient pour communiquer.

En fonction de ses interactions, ses échanges et ses besoins, chaque langue/culture a créé ses propres symboles tout au long de son histoire, lesquels n'ont pas changé avec le temps, mais ont évolué en fonction de la croissance de chaque société. Embrassant un immense champ sémantique, le symbole ne transfère pas uniquement un concept, mais plutôt une réalité dissimulée derrière une culture, réalité qui franchit les frontières d'un pays ou d'une région, entre autres, par le biais de la traduction, pour broser un tableau de différents modes de vie, des mentalités, des sentiments de tout ordre, bref des expériences vécues d'une tribu, d'un peuple, d'une communauté linguistique, etc. Le symbole, riche en images, est considéré par certains linguistes comme une figure de style dénotant un sens et une réalité auxquels s'attachent les peuples. Cette notion imaginaire a donné naissance à la langue symbolique en littérature pour exprimer implicitement les faits culturels puisqu'il y apporte un concept plus compliqué et plus vaste de sa dénotation, c'est pourquoi le lecteur doit percer ses mystères afin de saisir le message de l'auteur du texte.

2. Symbole : diverses fonctions

Pour faire un tour d'horizon des fonctions du symbole, nous en dressons une liste basée sur nos connaissances empiriques sans prétendre à l'exhaustivité. Ce mot linguistico-culturel se charge *grosso modo* de :

- Transmettre certains messages sans recourir à la langue comme des symboles universels, entre autres, le code de la route.

- Représenter une partie de l'Histoire, de la civilisation et de la culture des peuples pour les faire connaître à l'échelle internationale. Le drapeau de tout pays en est un bel exemple : celui de la République Islamique d'Iran libellé en une phrase sacrée « Dieu est le plus Majestueux » insiste sur le caractère théologique du système politique de ce pays. Ici, le symbole et l'emblème, main dans la main, font part de ce message.

- Faire distinguer les décalages culturels, par exemple le langage des couleurs comme le blanc qui annonce le deuil chez les Indiens tandis qu'en Iran, il incarne la pureté, la propreté, l'innocence, le mariage, etc.

- Opérer comme un langage en se référant aux lieux de culte de différentes religions, aux us et coutumes, etc. L'appel à la prière chez les Musulmans et la cloche de l'église pour les Chrétiens en sont des exemples flagrants.

- Transmettre les mentalités et les traits caractéristiques de chaque génération à la postérité en recourant aux mythes, aux contes historiques et littéraires. Le chef-d'œuvre de Ferdowsi, *Le Livre des rois*, regorge d'une multitude d'exemples des réalités symbolisées. *Rostam* incarne la bravoure, *Simorg* (le phénix) symbolise la résurrection, l'immortalité, ...

- Transférer des conceptions et des idées fondamentales d'une nation par un seul mot. Prenons l'exemple de tulipe qui évoque dans notre culture postrévolutionnaire le souvenir des martyrs de la Révolution islamique et ceux de la guerre Iran-Irak (1980-1988), alors qu'en Turquie, cette fleur symbolise le règne ottoman, mais elle se voit encore, de nos jours, sur le logo de plusieurs sites administratifs de ce pays. Ce même symbole historico-culturel n'est que pour spéculer aux Pays-Bas, y apportant annuellement d'énormes revenus, c'est l'aspect économique qui remporte la palme pour faire de cette fleur le symbole de ce pays.

- Exprimer les sentiments inexprimables grâce à sa forte charge émotionnelle. Sentir un parfum, goûter une saveur, contempler un tableau ou une scène, toucher telle ou telle chose, écouter une musique..., tout cela porte un message profond et évoque une sensation chez l'individu. Ici, le symbole prend un sens général englobant tout ce qui nous inspire un sentiment.

- Evoquer brièvement des concepts abstraits dans les sciences dont les mathématiques, la chimie, la physique, etc. permettant ainsi de les saisir sur-le-champ. Un éventail de symboles comme As arsenic (en chimie), e représentant la charge électrique d'un électron (en physique), etc. figurent dans ce domaine.

- Transmettre le sens dissimulé d'un texte au lecteur en l'amenant vers le monde suggéré par l'auteur.

Et cette dernière tâche du symbole, qui s'inscrit dans le cadre linguistique, nous fait entrer dans le vif du sujet pour cerner le thème de notre recherche dont le corpus comprend, rappelons-le, deux poèmes de Sohrâb Sépehri. Dans ses textes poétiques en une langue simple et fluide, Sépehri nous trace les plus belles images symboliques en «laissant planer son regard perçant sur la nature, le milieu où il vit même sur les choses les plus élémentaires, son pays natal, tout ce qu'il expérimente lors de ses voyages, les gens qu'il croise sur le chemin de sa vie en arpentant le monde,...» (Introduction de *Deux poèmes de Sohrâb Sépehri*, N. Djalili, 2015), ce qui pourrait justifier la variété de cet élément culturel enrichissant et embellissant ses écrits.

3. Symbole : de la définition à la classification

Nous entrons en interactions verbales grâce à la langue écrite et orale émaillées de diverses notions langagières dont le symbole, très varié en catégories et doté de finesse et de subtilité. Bien riche en images concrètes et abstraites, le symbole est considéré par certains linguistes comme une figure de style dénotant un sens et

une réalité auxquels s'attachent les peuples. A l'instar des figures de style, il donne dans certains cas une ambiguïté à la phrase. Cette caractéristique propre à la rhétorique fait penser qu'il est une sorte de métaphore, d'allégorie ou de métonymie. A titre illustratif, les animaux recèlent d'innombrables symboles qui représentent dans des images figuratives les héros des histoires symbolisant tel ou tel caractère humain, comme le renard, le lion, l'agneau, etc. qui inspirent respectivement la ruse, le courage et la soumission chez le lecteur du texte.

Afin d'être plus détaillée dans la définition du symbole, nous avons consulté quelques références telle *Le Grand Robert (2005)* qui l'a défini comme : «objet ou fait naturel de caractère imagé qui évoque, par sa forme ou sa nature, une association d'idées spontanées (dans un groupe social donné) avec quelque chose d'abstrait ou d'absent; attribut, emblème, insigne, représentation.» On constate que l'on pourrait éviter la redondance grâce au symbole, et embellir nos énoncés, réconciliation de l'économie verbale et l'esthétique en langue.

Voici une autre définition présentée par *Le Bon Usage* : «Au lieu d'écrire un mot au moyen de lettres, on le représente parfois par un symbole, qui est le même quelle que soit la langue.» (2007 : 896) Ici, on fait allusion aux symboles en sciences (chimie, physique, mathématiques, etc.) en précisant qu'ils sont universels «quelle que soit la langue».

Le Dictionnaire de synonymes et contraires (1994) présente un large éventail de domaines où l'on se sert de symbole comme «apparence, attribut, chiffre, devise, drapeau, emblème, enveloppe, figure, insigne, marque, pictogramme, signe, type.» d'où le vaste répertoire sémantico-linguistique de ce mot et divers champs de ses applications. Et selon *Le Dictionnaire de rhétorique (2001)* «Le symbole s'oppose au signe.», il est vu sous un autre angle, c'est la sémiologie qui rentre en jeu pour le faire distinguer du signe.

Sur le plan étymologique, d'après *Le Grand Robert (2005)*, ce mot vient du « latin chrétien *symbolum* "symbole de foi", classique *symbolus* "signe de reconnaissance", du grec *sumbolon* "objet coupé en deux (tesson)" constituant un signe de reconnaissance quand les porteurs pouvaient assembler (*sumballein*) les deux morceaux».

4. Symbole : catégorie

Nos vécus quotidiens et nos acquis nous ont servi de toile de fond pour présenter une catégorisation subjective des symboles : ceux qui se voient à l'échelle internationale et nationale se limitant parfois à une contrée précise. Certains sont religieux, certains d'autres touchent la faune et la flore. Il y en a qui sont enracinés dans les superstitions. Parfois, ils marquent les dates phares pour tel ou tel peuple. Les symboles personnels étant propres à tout individu s'opposent à ceux qui rentrent dans les croyances d'une collectivité. Ceux qui parsèment toute littérature prennent leur origine dans le langage rhétorique. A toutes ces catégories s'ajoutent les symboles géographiques ou toponymiques (terme proposé par nous-même) embrassant les œuvres architecturales ou artistiques pour désigner des villes et des pays. Ce dernier groupe prend avec le temps un caractère cliché pour donner une image stéréotypée des espaces géographiques.

Voici quelques mots sur notre classification : les symboles universels sont communs sans se rapporter à une culture particulière, les signes, les enseignes, les emblèmes, etc. figurent dans cette classe. Ceux qui commémorent tel ou tel événement historique, amoureux, religieux marquent une tranche de l'Histoire ou bien du calendrier de chaque peuple comme le 14 juillet pour les Français, le 11 février pour les Iraniens, Saint Valentin, fête des amoureux, de nos jours devenu international. Les symboles métaphoriques dans la littérature écrite ou folklorique orale se réfèrent à la nomenclature animale, végétale, etc. pour évoquer les

notions abstraites de toute langue, par exemple le rameau d'olivier symbolisant la paix. A souligner que ces mots-symboles ont été insérés au fur et à mesure dans les expressions populaires imagées inspirant souvent leurs aspects universels : «être laid comme un singe», «être fort comme un bœuf», etc.

Quant aux images stéréotypées des symboles, la Tour Eiffel à Paris, la Statue de la Liberté à New York, la Tour Azadi à Téhéran, les Tours Jumelles à Kuala Lumpur, la Grande Muraille en Chine, etc. en sont de beaux exemples pour devenir de nos jours, les attraits touristiques, ce qui a donné un nouvel élan au commerce de ces pays.

Une autre classification de symbole que nous appelons «symboles éphémères» mettra fin à cette rubrique. Ils voient le jour à une tranche d'histoire en fonction des mouvements sociopolitique, culturel, religieux dans une société; une fois leur vie éphémère finie, ils se déclinent. Dans ce cadre, on peut faire allusion au port de certains vêtements ou accessoires comme «la cravate» à l'ère postrévolutionnaire en Iran, ce qui symbolisait à l'époque l'occidentalisme ou bien «des lunettes» qui incarnaient à l'ère constitutionnelle l'intelligentsia dans notre pays. Elles étaient également le symbole du modernisme à tel point que Rassoul Parvizi, écrivain iranien, a fait publier à ce sujet une nouvelle «Histoire de mes lunettes» parue dans le livre *Les pantalons rapiécés* (1957).

5. Symbole dans l'œuvre de Sohrâb Sépéhri

A l'instar de Baudelaire (1821-1867) qui porte l'étendard du symbolisme dans la littérature française, Sohrâb Sépéhri (1928-1980), poète contemporain iranien, s'y attache vivement. Il s'exprime dans une langue simple et fluide inondée de connotations culturelles dont chacune traduit un symbole. Dans ses textes poétiques, les plantes (aromatiques, arbres, fleurs, fruits), les animaux, les couleurs, l'alimentation, les éléments de la nature, les

saisons, les chiffres, les images stéréotypées, les noms toponymiques, etc. s'alignent les uns à côté des autres pour faire part des messages énigmatiques et afin de les saisir, il faut absolument en détenir les clés. Or, le déchiffrement de ces messages codés s'avère aussi importants pour le lecteur persanophone que pour tout traducteur qui s'intéresse à transmettre ces textes vers d'autres langues.

Certes, l'analyse à la lettre du contenu symbolique des textes sépéhriens de notre corpus, «Le bruit de pas de l'eau» et «Le Voyageur» traduits en français et publiés sous forme d'un livre intitulé *Deux poèmes de Sohrâb Sépéhri* (2015), dépasserait largement les limites de cette recherche, donc nous optons pour une étude sélective d'une catégorie à savoir «les plantes».

Quant au monde végétal présenté dans «Le bruit de pas de l'eau», nous avons dégagé sur l'ordre de page les noms suivants : «la giroflée, le sapin, la rose, la feuille d'arbre, le cyprès, l'herbe, l'acacia, le coquelicot, le melon d'eau, la mûre, la grenade, le platane, la luzerne, le lis, la verdure, le nénuphar, le lilas, l'abricot (le noyau), la graine, le lierre, la vigne, l'œillet, le perce-neige, la poire, le pourpier, la fleur de chimonanthe, le saule, le sapin, l'orme, le pavot, la pomme, la camomille, la rhubarbe, la framboise, la figue noire, la mauve, le pétunia, la grappe de raisin, le basilic, la tulipe».

«Le Voyageur» en contient aussi or le nombre est inférieur à celui du premier texte : « le fruit, la fleur, la plante, la giroflée, la pomme, la feuille verte, la mûre noire, la trèfle, le cèdre, l'arbre de ben, l'orange amère, l'olivier, la rhubarbe, la mauve, l'oranger».

Le premier point qui saute aux yeux, c'est la variété de ces termes répertoriés dans le premier texte, alors que le second n'en est pas riche. Le poète a consciemment pointé du doigt chacun de ces termes, donc nous n'y avons constaté aucun hasard linguistique.

Il s'avère nécessaire de préciser que dans les deux listes se voient également les hyperonymes comme «la plante, l'arbre, la graine, la fleur, le fruit, l'oiseau, l'insecte, le poisson, etc.» dont la présence nous a semblé utile, puisque cette nomenclature marque, entre autres, le langage symbolique de Sêpêhri. Nous allons illustrer leur rôle à travers quelques exemples, notre traduction de chaque passage à l'appui :

من مسلمانم.

قبله ام یک گل سرخ. (ص ۹)

Je suis musulman.

Ma *qibla* est une rose (P. 8).

«La rose» symbolise le «Bien-Aimé» dans la littérature persane. Outre «la rose» évoquée à plusieurs reprises dans les textes de Sêpêhri, même en parlant à chaque fois de «fleur» comme hyperonyme, ce poète fait allusion à «la rose». Et dans cette phrase, un musulman s'oriente vers cette fleur symbolisant la *qibla* pour accomplir ses prières quotidiennes. L'emprunt arabe la *qibla* désigne «la direction qui indique la *Kaaba*, Maison de Dieu à la Mecque», mais pourquoi aux yeux du poète, on pourrait se tourner vers «une rose» pour établir l'office? Ici, «la rose» incarne le Bien-Aimé, le Seigneur, pour un musulman et dans l'optique de Shamissa, «elle est comparée à la *qibla*» (1996 : 55).

کارما نیست شناسایی «راز» گل سرخ،

کارما شاید این است

که در «افسون» گل سرخ شناورباشیم. (ص ۶۳)

On ne nous a pas confié la charge de percer le «secret» de la rose,

Mais peut-être celle de flotter dans «l'enchantement» de la rose.
(P. 62)

Dans la littérature mystique de l'Orient, «la rose» est considérée comme la fleur d'amour grâce à sa beauté et son parfum suave dont les mystères nous sont inaccessibles. Il incombe donc à l'être humain de se laisser envoûter par ses merveilles sans chercher à les percer, point sur lequel s'attarde le poète dans ce passage. A en croire les commentaires sur les textes sépéhriens, «la rose» renvoie ici au Seigneur dont nous devons bénéficier de la majesté et des bienfaits. Jetons un coup d'œil sur le *Dictionnaire des symboles* pour voir comment cette fleur y est présentée : «La rose est à l'Occident ce que la lotus est à l'Orient. Epanouie, elle symbolise le soleil. {...} symbole de la parole divine en Inde, la rose reproduit, dans la Bible, la même idée que la rosée, mais alors que le rosier est l'image du régénéré, la rosée est celle de la régénération» (1989 : 336). C'est toujours le côté sacré qui est mis en relief dans ce passage.

من نمازم را وقتی میخوانم

که اذانش راباد، گفته باشد سرگلدسته سرو.

من نمازم را پی «تکبیره الاحرام» علف میخوانم... (ص ۱۱).

Je fais ma prière au moment

Où le vent chante l'appel à la prière au sommet du minaret du cyprès,

Où l'herbe prononce la «splendeur de la Divinité» (P. 10).

Les culturèmes islamiques tels que «la prière», «l'appel à la prière», «prononcer la splendeur de la divinité» combinés aux éléments de la nature comme «le cyprès» et «l'herbe» constituent la terminologie de cette phrase. La prière des musulmans doit être accomplie après l'appel à la prière chanté au minaret des mosquées. Une fois debout et tourné vers la *qibla*, tout fidèle musulman prononce la splendeur du Seigneur dit *takbirat ul-ihram* expliqué ainsi sous la plume de Shakourzadeh : «formule qu'on prononce quatre fois avant de commencer la prière rituelle pour se mettre en état de sanctification» (1996 : 134).

Dans cette phrase, le poète dit accomplir sa prière lorsque les éléments de la nature se réunissent à préparer le terrain pour une telle extase mystique : le vent s'élève au plus haut niveau d'un cyprès pour psalmodier l'appel à la prière et les hautes herbes des prairies en mouvements sinueux d'ondulation prononcent la splendeur de Dieu. Le cyprès, symbole d'élévation, d'ascension, de noblesse et de résistance a remplacé le minaret d'où ce chant spirituel «appel à la prière» se fait entendre. Cet emploi terminologique de Sêpêhri pourrait appuyer nos connaissances oculaires selon lesquelles un cyprès s'élève à côté de chaque mausolée ou lieu de culte en Iran. De même, les hautes herbes des prairies qui ondulent au vent sont comparées aux fidèles qui s'alignent les uns à côté des autres pour faire la prière collective, il s'agit d'une comparaison fondée.

سفر دانه به گل.

سفر پیچک این خانه به آن خانه.

سفر ماه به حوض.

فوران گل حسرت از خاک.

ریزش تاک جوان از دیوار. (ص ۳۱)

Le voyage de la graine vers la fleur.

Le voyage du lierre d'une maison vers l'autre.

Le voyage de la lune vers le bassin

Le jaillissement du perce-neige de la terre.

Le torrent des feuilles jeunes de la vigne sur un mur. (P. 30)

«Le voyage» constitue le mot-clé de ce passage poétique, ce qui symbolise dans toute culture l'évolution et la croissance intellectuelles de l'homme. Dans l'œuvre de Sêpêhri, ce terme à un emploi récurrent fait allusion, entre autres, aux voyages du poète, notamment en Orient en quête de la spiritualité. Grâce aux multiples expériences et connaissances que cette aventure offre à tout explorateur, ce terme recèlerait la métamorphose sur le plan

rhétorique. Selon le *Dictionnaire des symboles* «le voyage symbolique est une aventure spirituelle, la descente en soi, à la rencontre du Soi, jalonnée d'échecs et de petites victoires, de souffrance et de joie jusqu'à l'acquisition de la sérénité, du vide central» (1989 : 434).

Et dans les images archétypiques de Sépéhri, «la graine» qui se transforme en fleur, «le lierre», symbole de l'amour, qui néglige son existence en grimant autour d'une autre plante, la pousse en plein hiver des perce-neige d'une terre gelée, les branches de vigne qui rampent et versent comme un torrent du mur avoisinant traduisent, tous, le voyage «menant à la découverte des forces cachées dans l'inconscient et à l'annihilation de l'égo...» (Ibid.). Vu l'importance de ces plantes dans le langage symbolique de la littérature, le choix du poète pour chacune s'avère bien réfléchi, comme par exemple pour la vigne, «arbre sacré produisant le vin, boissons des dieux, la vigne fut identifiée à l'*Arbre de vie du paradis* dans les anciennes traditions» (Ibid., 432).

من ندیدم دو صنوبر را با هم دشمن.

من ندیدم بیدی، سایه اش را بفروشد به زمین.

رایگان می بخشد، نارون شاخه خور را به کلاغ.

هر کجا برگگی هست، شور من می شکفتد. (ص ۴۳)

Je n'ai jamais vu deux sapins ennemis.

Je n'ai jamais vu un saule vendre son ombre à la terre.

L'orme offre gratuitement ses branches aux corbeaux.

Là où il y a une feuille s'épanouit ma passion (P. 42).

Ce passage fait preuve de la générosité de la nature dont les éléments cohabitent en parfaite réconciliation, en excellente harmonie, loin de mésentente et de différend. C'est en étalant la noblesse de la nature dans son langage symbolique que le poète énumère les défauts chez les humains. Il évoque l'animosité à laquelle «les sapins» renoncent, le mercantilisme dont se passe «le

saule» en offrant son ombre avec désintéressement à quiconque s'y réfugie, la largesse avec laquelle «l'orm» offre ses branches aux oiseaux pour y nidifier sans oublier l'ambiance sereine et joyeuse que crée toute verdure telle «les feuilles d'arbres» faisant épanouir les passions chez le poète. Il s'avère utile de souligner que l'orme «arbre atteignant de 20 à 30 m de haut à feuilles dentelées, souvent planté, dont le bois solide et souple est utilisé en charpenterie et en ébénisterie » (Larousse encyclopédique, 2010) a une présence massive dans les textes de Sêpêhri. Quant au symbolisme de cet arbre, selon *Wikipédia*, il est connu dans la culture occidentale comme «l'arbre de Justice car les Seigneurs rendaient la justice sous son ombrage» Encore, c'est sa générosité qui lui a procuré son caractère symbolique.

مرگ در ذهن اقای جاری است. (ص ۵۹)

La mort coule dans la mémoire de l'acacia (P. 58).

La mort «symbolise l'aspect périssable, impermanent de l'existence mais aussi de la révélation {...} La mort-anéantissement a toujours été liée au recommencement, à l'évolution.» (*Dictionnaire des symboles* : 231) Sêpêhri parle souvent de ce phénomène naturel dans ses textes pour mettre l'accent sur l'aspect éphémère de tout l'univers. Ici, l'acacia, arbre symbolique dans diverses religions, s'est familiarisé avec ce phénomène à l'instar de tout autre élément de la nature qui l'accepte instinctivement.

نگاه مرد مسافر به روی میز افتاد:

«جه سیب های قشنگی!

حیات نشئه تنهایی است.»

و میزبان پرسید :

قشنگ یعنی چه ؟

قشنگ یعنی تعبیر عاشقانه اشکال

و عشق، تنها عشق

ترابه گرمی یک سیب می کند مانوس (ص ۷۱).

Le regard du Voyageur croisa la table :

Quelles jolies pommes!

La vie est ivre de solitude»

Et l'hôte demanda :

Que signifie «joli»?

«Joli » signifie l'interprétation amoureuse des formes

Et l'amour, rien que l'amour

Te familiarise avec la chaleur douce d'une pomme (P. 70).

Le thème de ce dialogue philosophique est «la pomme» qui symbolise dans la littérature orientale l'amour conduisant l'homme vers l'épistémologie, contrairement au blé qui représente l'amour interdit. Or, c'est après avoir mangé une pomme que Eve et Adam ont été bannis du paradis, et cette expulsion était à l'origine de leurs connaissances. Pour S. Shamissa, ici «le poète a établi une liaison entre l'épithète «joli», «la pomme» et «l'amour» pour conclure que la beauté n'existe pas en soi et que c'est grâce à l'amour pour telle ou telle personne ou chose qu'elle prend sa valeur.» (2003 : 146) Pour ce chercheur, il s'agit d'un sujet qui rentre dans le domaine d'esthétique. De même, «la chaleur d'une pomme» désigne dans la langue métaphorique la douceur et la chaleur de l'amour. A préciser que selon *Dictionnaire des Symboles*, dans la culture occidentale, «la pomme faisait partie du culte orphique et représente aussi la déesse Vénus...» (1989 : 313).

و چند زارع لبنانی

که زیر سدر کهنسالی

نشسته بودند

مرکبات درختان خویش را در ذهن

شماره می کردند (ص ۹۳).

Et quelques paysans libanais

Assis sous un vieux cèdre

Comptaient

Les agrumes des fruitiers de leurs esprits (P. 92).

Le cèdre «grand arbre d'Asie et d'Afrique, à branches étalées horizontalement en plans superposés» (*Dictionnaire encyclopédique Larousse ...*) est le symbole du Liban de sorte qu'il sert d'emblème national à ce pays et se voit sur son drapeau.

Se mettant à l'ombre de cet arbre, les agriculteurs comptent, dans ce texte, les agrumes de leurs fruitiers où le poète fait allusion aux rêves et à l'imagination de l'être humain, considérant les agrumes comme ses vœux et ses souhaits.

سفر مرا به زمین های استوایی برد.

و زیر سایه آن «بانیان» سبز تنومند... (ص ۹۷).

Le voyage m'emporta vers les contrées équatoriales.

Et sous l'ombre de ces «bens» verts et géants ... (P. 96)

Fortement influencé par la mystique de l'Orient, notamment le bouddhisme, Sêpêhri évoque les symboles de ses voyages notamment en Inde. Dans ce passage, il parle de «ben», une espèce d'arbre géant et touffu qui pousse dans les régions chaudes dont le sud de l'Iran où l'on l'appelle *Derakht-e Andjir maabed*. Il prend son caractère sacré du bouddhisme, doctrine selon laquelle le Bouddha, son fondateur, se mettait à l'ombre de «ben» pour se plonger dans ses réflexions et avec le temps, il a atteint le *Nirvâna* d'où le symbolisme de cet arbre à savoir «la connaissance profonde».

و ای تمام درختان زیت خاک فلسطین

و فور سایه خود ر به من خطاب کنید... (ص ۱۰۳).

Ô les oliviers de Palestine

Offrez-moi vos ombres généreuses!

Cette phrase contient deux symboles mondialement connus tels «la Palestine», Terre Promise aux adeptes des religions abrahamiques, terre sainte abritant des lieux de culte des monothéistes dont les Chrétiens, les Juifs et les Musulmans. Puis l'olivier qui constitue la principale végétation de cette région grâce à sa situation géographique étant placée dans le bassin méditerranéen. La richesse symbolique de cet arbre est due à de nombreuses histoires relatées soit dans les livres sacrés, soit dans la culture folklorique de divers peuples. Le nom de l'olive est évoqué six fois dans le Noble Coran, entre autres, dans la sourate «La figue», verset un où Dieu jure par le nom de ce fruit : «Par la figue et par l'olive». Ce fruit sacré est aussi l'une des plantes les plus citées dans la Bible «où la colombe lâchée par Noé après le Déluge revint tenant en son bec un rameau d'olivier, après avoir trouvé une terre émergée» (*Genèse* 8/11). d'où son symbolisme de paix à l'échelle internationale. Et le *Dictionnaire des symboles* présente cette plante comme suit : «Consacré à Athéna, en Grèce, l'olivier est un symbole de paix et de richesse. En Islam, il symbolise l'Homme» (1989 : 259).

À notre sens, en rassemblant ces symboles dans une phrase et en s'adressant à ces arbres, le recours à la personnification, pour leur demander de lui offrir en opulence leur ombrage, le poète aurait dû être en quête d'un lieu paisible, loin de toute turbulence causée par les sociétés humaines.

6. Symboles sépéhriens et leur reflet dans la traduction

Une promenade dans le jardin symbolique de Sépéhri a su nous familiariser avec les connotations culturelles que chacune des plantes choisies recèle : de la rose à l'olivier, en prêtant l'oreille à l'appel à la prière du vent sur le cyprès, en nous arrêtant au pied

d'un mur pour regarder les branches de vigne et les lierres grimper, en nous réjouissant de la générosité d'un saule, d'un orme et des feuilles d'arbre qui s'efforcent de procurer le calme et le confort à quiconque les leur sollicite. Les vertus symboliques d'une pomme, la métamorphose d'une graine qui devient une fleur ou un fruit et la sérénité d'un acacia d'accepter à bras ouverts la mort des éléments de la nature constituent, toutes, les connotations culturelles qui doivent être décryptées par le traducteur, puis le lecteur de ces textes poétiques.

Dans l'étude de notre corpus et de sa traduction en français, nous avons constaté que la traduction littérale et l'équivalent de chaque mot ont occupé les premières places parmi les procédés traductifs, puisque chaque mot-symbole devait être transmis vers le français tel quel, mais pour un seul cas de ces mots-symboles, à savoir « l'arbre ben », la note en bas de page s'avérait nécessaire, donc en gardant le nom de l'arbre, l'étrangéité a été également préservée dans le texte cible. Cela dit, la lecture primitive de ces poèmes traduits resterait énigmatique pour le lecteur étranger, mais comme les éléments de la nature sont identiques dans les deux langues, il pourrait déchiffrer leurs sens symboliques en recourant aux symboles de sa propre langue/culture, sinon il serait impossible de bourrer de tels textes d'incrémentalisation ou des notes en bas de page. Pour appuyer notre remarque, nous nous référons à ce propos de Dancette qui considère la traduction comme un métatexte et «vue sous cet angle, elle est cousine plus ou moins éloignée de l'exégèse, de la paraphrase, de l'analyse de texte, de la contraction de texte» (1992 : 12).

Conclusion

Pour conclure cette étude sur les symboles du texte sêpêhrien, nous nous référons à ces propos d'Umberto Eco lorsqu'il dit :

«Une langue et en général quelconque sémiotique sélectionne, à l'intérieur d'un continuum matériel, une forme d'expression et une

forme de contenu, à partir desquelles on peut produire des substances, c'est-à-dire des expressions matérielles comme les lignes que l'on est en train d'écrire, qui véhiculent une substance du contenu –autrement dit, ce dont cette expression spécifique "parle"» (2003 : 59).

Cela dit, dans les textes de ce poète un parallélisme est établi entre la nature et le monde des idées d'où apparaissent les symboles représentant une pensée imagée pour telle ou telle plante, tel ou tel animal ou bien les simples objets qui l'entourent.

L'analyse de cette langue simple en première lecture, mais mystique et connotative par essence, nous a persuadée que chaque mot dissimule en son sein un domaine illimité de significations et qu'il n'y a pas de ressemblance subjective entre le signifiant et le signifié mais plutôt une relation culturelle. Or, ces mots-symboles transfèrent plutôt une réalité laquelle pourrait franchir les frontières d'une communauté linguistique grâce à la traduction pour faire part du mode de vie, du savoir-faire, des joies, des peines, des espoirs, des mentalités, bref des expériences vécues d'une tribu, d'un peuple, etc.

A en croire le résultat de notre étude, force est de constater que malgré les décalages culturels et linguistiques, une approche interprétative dans le processus traductionnel nous a permis d'établir des passages entre les deux langues/cultures de départ et d'arrivée. En général, nous avons remarqué la traduction littérale et le procédé d'équivalent pour les mots-symboles puisque chacun d'entre eux véhicule plus ou moins les mêmes notions culturelles en français. Pour les mots, dits imperméables, l'incrémentalisation et les notes en bas de page ont été privilégiées afin de renvoyer le lecteur étranger aux références encyclopédiques dans sa langue, ce qui pourrait se justifier par ce passage d'Eco : «L'idée de la traduction comme processus de négociation (entre l'auteur et le texte, entre l'auteur et les lecteurs, ainsi qu'entre la structure de

deux langues et les encyclopédies de deux cultures) est la seule qui correspond à notre expérience» (2003 : 33).

Bibliographie

- Ballard, Michel. (2001). *Le nom propre en traduction*. Paris : Ophrys.
- Berman, Antoine. (1999). *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Paris : Editions du Seuil.
- Dancette, Jeanne. (1992). L'enseignement de la traduction : peut-on dépasser l'empirisme? TTR51. *La pédagogie de la traduction : questions actuelles* (vol. 5, n. 1, sem. 1).
- Djalili Marand, Nahid et Al. (2015). *Deux poèmes de Sohrâb Sêpêhri (traduction du persan en français)*. Téhéran : Editions Route de la soie.
- Eco, Umberto. (2003). *Dire presque la même chose*. Milan : Bompiani.
- Grevisse, Maurice. (2007). *Le Bon Usage*. Louvain : Duculot.
- Julien, Nadia. (1989). *Dictionnaire des symboles*. Marabout : Allier, Belgique.
- Shakour zadeh, Ibrahim. (1996). *Dictionnaire de la terminologie islamique*. Téhéran : Publications SAMT.
- Shamissa, Sirous. (2003). *Un regard sur Sêpêhri*. Téhéran : Publications Sêday-e Moasser.
- Vinay, Jean Paul et Darbelnet, Jean. (1977). *Stylistique comparé du français et de l'anglais : Méthode de traduction*. Paris : Didier.

